

LE VASE SECRET

DU RABBIN DE CONSTANTINOPLE

Passons à présent des réflexions aux faits : c'est par là que je prétends faire toucher au doigt que, si l'on en juge équitablement, l'on ne doit considérer la découverte de M. Brand que comme une époque (s'il m'est permis d'user de ce terme) de l'histoire des phosphores, mais que leur invention est si ancienne, qu'on n'en saurait fixer le temps.

Je pense que le nom de M. le baron André de Kempelen, chanoine de la cathédrale de Presbourg, est assez connu dans l'Europe. C'était un personnage recommandable non seulement par l'intégrité de ses mœurs, mais qui eut le don merveilleux de joindre à une parfaite connaissance des langues savantes, celle des principaux idiomes de cette partie la plus noble du globe terrestre : le hongrois, l'allemand, l'esclavon, l'anglais, le français, l'italien et le turc, lui étaient aussi familiers qu'aux naturels du pays ; il ajoutait à cela une vaste érudition en tout genre de matières scientifiques, qui distinguait son nom parmi les savants. Ce baron vint à Naples il y a environ trois ans pour trouver quelque soulagement à une maladie chronique dont il était attaqué. Les médecins lui firent croire qu'il en trouverait, et même la santé, en respirant l'air de Pouzzoles. Ce fut dans ces circonstances que j'eus l'avantage de converser familièrement avec lui, et d'admirer sa politesse et sa candeur qui lui ont autant concilié l'estime et la croyance de tout le monde, que ses talents extraordinaires. Je lui fis voir un jour quelques-unes de mes productions chimiques et mécaniques dont, par politesse, il me témoigna quelque satisfaction. Il prit de là occasion de me proposer fortement d'entreprendre l'opération d'un phosphore merveilleux, tant par rapport à son activité que pour sa longue durée, tel que celui qu'il avait vu à Constantinople. Pour m'y exciter davantage, il m'en fit une description détaillée que je me fais le plaisir d'insérer ici en confirmation de mon système.

Il me dit donc que, dans le temps qu'il était en cette capitale, il eut une occasion favorable de converser familièrement avec un certain marchand juif qui était en même temps rabbin de la synagogue et un homme non seulement très versé dans les rites et les cérémonies de sa loi, mais aussi dans l'étude des sciences les plus abstraites et les plus sublimes. Il se faisait plaisir de conférer

souvent avec lui, et il parvint par ce moyen à la plus intime confiance. Un jour, le rabbin, le prenant par la main, l'assura qu'il lui voulait montrer une curiosité des plus rares ; et, l'ayant conduit dans son cabinet, il souleva un petit guichet pratiqué dans le plancher avec tant de justesse, qu'il était impossible de l'apercevoir ; il aboutissait à une cachette fort secrète, d'où il tira une espèce de calice de verre, dont le dessus avait la forme d'une moitié d'orange, qui était surmontée d'un couvercle d'or, qui se fermait à vis. Il était joint à un tuyau long environ d'un pan, sur un doigt de diamètre, qui était dans le milieu plus étroit et formé en limaçon ; il s'enchâssait dans un pied d'or ; et à l'enture, il y avait un robinet. La forme de ce pied était à peu près semblable à celle de nos calices, et l'on voyait autour plusieurs paroles hébraïques gravées spiralement, ainsi qu'on les voit dans la figure : elles ont été fidèlement copiées sur le dessin que M. le baron m'envoya le lendemain¹. Ce vase était entièrement plein d'eau et l'on voyait dedans une espèce de petit bâton situé perpendiculairement, à cause que le tuyau était fort étroit au milieu et tourné en limaçon ; ce bâton était entièrement couvert d'eau et rendait une faible lueur dans l'obscurité.

Le rabbin leva ensuite le couvercle de ce vase, et, ayant ouvert le robinet, il en fit sortir un peu d'eau ; il fit alors observer à M. le baron que cette petite partie du bâton, qui surpassait alors le niveau de l'eau de la hauteur d'environ deux lignes, commença à jeter des étincelles et à s'allumer ; mais comme cette ascension disparaissait en peu de temps, à cause de la cendre qui couvrait la cime du petit bâton, le rabbin donnait un petit coup à la carafe pour faire tomber cette cendre, et le feu paraissait de nouveau. Il le fit autant de fois que le besoin l'exigea, et jusqu'à ce que la partie du petit bâton qui était hors de l'eau fût consumée et que la pointe fût au niveau de l'eau. Après que le rabbin eut fait ces expériences, il rouvrit les fenêtres, et remplit d'eau la carafe, et la boucha de son couvercle. S'étant ensuite assis, M. le baron lui dit qu'il voyait bien que ce devait être un phosphore d'urine mais qu'il le croyait manipulé d'autre façon que ceux de nos chimistes, à cause de cette ascension subite qu'il y avait observée d'abord qu'il avait été hors de l'eau. Le rabbin lui répondit que sa conjecture était approchante, parce que l'on n'ignorait pas que les phosphores d'urines avaient besoin d'être un peu réchauffés et écrasés pour s'allumer ; mais il lui déclara que dans ce phosphore qui, suivant leur tradition, s'appelle **אש טמון**

¹. N.D.É. Voir le dessin *infra*, p. 104.

(*esch tamun*), c'est-à-dire « feu caché », outre la manipulation de l'urine, il y avait aussi celle des excréments humains et que cette union était la cause de son ascension, sans qu'il eût besoin d'être froissé. Il lui dit ensuite qu'il ne devait pas être surpris s'il conservait ce feu caché avec tant de soin, et si avant de le lui montrer, il le lui avait annoncé comme une curiosité digne de son admiration. Alors, il lui déclara que ce feu caché lui était parvenu de main en main en qualité de chef de la synagogue de Constantinople, depuis un certain rabbin nommé Lévi, de la ville de Jérusalem, qui était un homme renommé par sa science et qui vécut deux cents ans auparavant ; et que ce même rabbin fit garnir ce vase de la manière dont on le voyait, dans l'intention de conserver ce feu avec plus de sûreté, et d'honorer plus décemment la grande mémoire qui illustrait par-là la nation juive. M. le baron lui demanda d'abord de quelle mémoire il entendait parler. Le rabbin lui répondit que c'était de celle du feu sacré, dont les heureux Pères avaient été autrefois les dépositaires, et dont leurs descendants ont le malheur d'être privés. Mais, quoique leurs ancêtres aient souffert avec douleur pendant longtemps cette disgrâce, cependant, au bout de quelques siècles, Dieu inspira à certains de ceux de la dernière dispersion d'en réparer en quelque façon la perte par le moyen d'une si noble découverte destinée à maintenir dans la nation juive une vive espérance de la venue du Messie, figurée par le feu caché.

Ces hommes choisis ne formèrent que douze de ces feux, dont celui qu'il conservait avec tant de soin en était un. Sur cela, M. le baron eut la curiosité de lui demander où pouvaient être les onze autres. Le rabbin lui dit qu'il savait, par les mémoires particuliers qui lui avaient été remis avec le feu du rabbin Lévi, qu'un de ceux-ci était parvenu à un célèbre rabbin nommé Isaac Abrabaniel, et qu'il avait été perdu avec tous ses autres effets lorsqu'il fut obligé de s'évader de Lisbonne, pour se mettre à couvert des ressentiments du roi Jean II de Portugal qui voulait l'avoir vif ou mort ; que pour les autres dix, il n'en pouvait rien dire de positif, et qu'il les croyait dispersés en divers endroits de la terre ; que tout ce qu'il savait de certain là-dessus, c'est que ceux qui les avaient eu en garde avaient toujours eu soin de les remettre avant leur mort à d'autres rabbins, et spécialement à ceux qui étaient en plus grande réputation parmi leur nation ; et que, suivant ces mêmes mémoires, celui qui en était le dépositaire les remettait ordinairement aux rabbins les plus savants et les plus estimés des États où il se trouvait.

Le rabbin ayant fini son récit, M. le baron lui fit encore deux questions. Il commença par lui demander si la perte du feu qui était entre les mains du rabbin Isaac Abrabaniel n'avait causé aucun préjudice à l'intention qu'eurent les Hébreux de la dernière dispersion en en faisant douze. Ensuite, il fut curieux de savoir si toute la nation juive avait connaissance de ces feux cachés. Le rabbin se mit aussitôt en devoir de le satisfaire et, à l'égard de la première question, il lui dit que cela n'importait en rien ; et que, quand même il s'en serait perdu quelque autre, cela était fort indifférent, d'autant que les rabbins qui, par une révélation divine formèrent ces sortes de feux, dans la distribution qu'ils en firent à douze personnes, n'eurent pas en vue que toutes ces douze parties durassent jusqu'à la venue du Messie, dont elles étaient la figure. Ils voulurent seulement en assurer davantage la perpétuité, en le confiant plutôt à douze personnes qu'à une seule ; et ils choisirent ce nombre en mémoire des douze anciennes tribus d'Israël qui avaient été si fameuses. Il lui dit aussi, par rapport à la seconde demande, qu'on ne l'avait jamais manifesté à aucune autre personne de sa nation ; que pour cela on l'appelait le feu caché. Il lui dit donc que cette tradition était une des plus curieuses, et peut-être des plus extravagantes que l'on eût jamais imaginées ; c'est-à-dire que ce feu qui est regardé par eux comme un symbole du désir ardent qu'ils doivent toujours conserver dans leur cœur pour la venue du Messie tant désiré, renferme en soi une vertu efficace d'en abrégier le temps ; et que, lorsque ce jour heureux arrivera, ceux qui auront alors le bonheur d'en être les dépositaires, doivent le présenter au Messie qui leur marquera sa satisfaction de leur zèle et du soin qu'ils ont pris de le garder si longtemps ; et qu'il s'en servira pour brûler, c'est-à-dire détruire tous les ennemis ; par où ils entendent les ennemis de son peuple d'Israël, en accomplissement de la prophétie du psalmiste au verset 3 du *Psaume* XCVII en ces termes :

אש לפניו תלך ותלהט סביב צריו

(esch lephanav thelech uthlahet sabib tzariv),

lesquels furent expliqués par le rabbin selon le sens littéral hébreu qui correspond à ces paroles françaises : « Le feu ira (c'est-à-dire sera présenté) devant lui (au Messie) et brûlera (c'est-à-dire détruira) dans les environs ses ennemis (c'est-à-dire les ennemis du peuple d'Israël) ».

Le rabbin ayant fait part à M. le baron d'une tradition aussi fantastique, celui-ci en prit occasion de s'informer encore pour quelle raison ces douze personnes, à qui ce feu avait été confié, l'avaient si scrupuleusement caché à ceux de leur nation, tandis que, selon leur manière de penser, il semblait que cette connaissance aurait été capable de les conforter dans toutes leurs disgrâces, et de rassurer leur espérance. Le rabbin qui jusqu'alors avait répondu à toutes les questions du baron, voulut encore le satisfaire sur ce point : il lui dit donc que l'on ne devait pas être surpris si tous les rabbins qui ont été dépositaires de ce feu depuis tant de temps, l'ont toujours celé avec tant de soin à ceux de leur nation, parce que les Pères, qui le formèrent par révélation divine (ainsi qu'ils l'ont eux-mêmes assuré), et même tous leurs successeurs, ont cru qu'il n'y avait pas de moyen plus sûr de conserver au peuple juif un gage si précieux de sa délivrance qui leur avait été donné de Dieu, que d'en dérober la connaissance à tous les autres ; parce qu'il était à craindre que quelque juif, par faiblesse, ou par apostasie, n'eût révélé ce feu à leurs ennemis et aux oppresseurs de leur nation, qui n'auraient pas manqué d'employer la violence des tourments pour découvrir les lieux où ces feux étaient conservés, et s'en rendre maîtres ; tant pour ôter aux juifs toute espérance de leur délivrance, que pour acquérir une chose aussi merveilleuse, ce qui était d'autant plus à craindre que l'on ignorait dans ces temps-là quelle pouvait être la nature de ce feu.

...